

Zeitschrift: Werk, Bauen + Wohnen
Herausgeber: Bund Schweizer Architekten
Band: 73 (1986)
Heft: 11: Karlsruhe

Vorwort: "Reurbanisieren" - ein postmodernes Täuschungsmanöver? :
Vermutungen über den Wertewandel des Urbanen = Conjectures au
sujet du changement de valeur de l'urbain = Surmises in the change of
urban values

Autor: Hubeli, Ernst

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

«Reurbanisieren» – ein postmodernes Täuschungsmanöver?

Vermutungen über den Wertewandel des Urbanen

Ob im Feuilleton oder in der Glosse – kaum eine Zeitung leistet es sich, die neue «Urbanität» nicht zu feiern. Eine publizistische Flut überspült die versteinerte Stadt und lässt sie nur noch in poliertem Glanz erscheinen – jedes Nörgeln am Neu-Urbanen versandet am verlassenen Stadtrand. Selbst aufklärerische Magazine, die als thematische Dauerbrenner die «Verödung der Stadt» einst analysierten, reiten auf der Welle mit. Die Stadt ist wieder etwas a priori Positives: «Die neue Lust auf Städte» (Hauptthema des Berliner «Freibeuters») reduziert das «Urbane» auf ein Genussextrakt. Von jenen sozialen und ökonomischen Widersprüchen der Stadt, wie sie Baudelaire und Benjamin beschrieben haben, wird das «Bedrohende» ausgefiltert, um dem «Faszinierenden» den rein-urbanen Geschmack zu geben.

Wie kam es zu dieser Wende, was bedeutet sie? Oder gibt es gar eine neue abendländische Stadt, die wir übersehen haben? Zunächst macht die neue Rede von der Stadt die Begriffe unscharf. Man erinnert sich an jene Kritik der «Unwirtlichkeit», die, richtig verstanden, das Absterben der Stadt auf die monofunktionale Entwicklung und eine ihr entsprechende Bodenpolitik zurückführte. Hat also die Wende neue Eigentums-gesetze eingeleitet und zu jener vielfältigen Vermischung von

Funktionen und unberechenbaren Ereignissen geführt, die «Urbanität» charakterisieren? Nein, die Stadt hat sich so nicht verändert, aber ihre Deutung. Das Gleiche wird heute anders interpretiert. Die «Verödung» der Stadt, einst ein Begriff der Kritik, hat sich ins Positive gewendet. Gerade die «kaputten» Stadtteile, aus denen noch die Eltern flüchteten, werden nun von ihren Kindern besetzt, die in dem Beinahe-Verslumten wahre «Urbanität» entdecken.

Die neuen Jungstädter, so kann man vermuten, kommen aus jener unvollendeten Urbanisierung des Stadtrandes, wo sie aufgewachsen sind und wo das Leben von der Sehnsucht nach der Stadt dominiert wird. Sie wählten den entgegengesetzten Fluchtweg: ihre Eltern erblickten in der Stadt ein vorübergehendes Übel, dem sie glücklich entronnen sind – für die Kinder ist dasselbe eine Verlockung. Die Jugendrevolte, die das Urbane suchte und es als ein uneingelöstes Versprechen empfand, war noch Ausdruck des Wunsches nach der «anderen, wirklichen Stadt», die jugendliche Nachlese nun richtet sich in der alten Stadt ein.

Wer sind diese neuen Städter, was wollen sie? Diese Frage wurde an dem diesjährigen Soziologentag in Hamburg aufgeworfen und beantwortet: es sind die «Yuppies» (Young Urban Professionals) und die «Alternativen». Während die «Yup-

Conjectures au sujet du changement de valeur de l'urbain.

Que ce soit dans le feuilleton ou dans la glose – tous les journaux se font un devoir de célébrer la nouvelle «urbanité». Qu'une vague publicitaire déferle sur la ville pétrifiée et la montre uniquement sous son jour le plus glorieux, et toute la critique de la «réurbanisation» s'enlise dans les sables d'une vaine explication. Même les monographies et les magazines qui analysaient autrefois le «dépeuplement des villes» à travers le thème du poêle à feu continu, suivent le mouvement de la vague. La ville est redevenue quelque chose de positif a priori: «L'envie d'habiter de nouveau la ville» (thème principal du «Freibeuter» de Berlin) réduit l'urbain à une partie de plaisir. Des contradictions sociales et économiques de la ville, telles qu'elles ont été décrites par Baudelaire et Benjamin, l'on filtre tout ce qui paraît «menaçant» pour ne garder de «fascinant» que le goût purement urbain.

Comment en sommes-nous arrivés à ce tournant? Quelle en est la signification? ou existe-t-il bien une nouvelle ville occidentale qui nous aurait échappé? De prime abord, ce nouveau discours au sujet de la ville rend toutes les notions imprécises. L'on se remémore certaines critiques au sujet de «l'inhospitalité» des villes, qui bien comprises, renvoyaient à la nécrose des villes, au développement

monofonctionnel et à la politique de l'aménagement du territoire correspondante. Ce tournant a-t-il introduit, en conséquence, de nouvelles lois sur la propriété? et a-t-il conduit à cette confusion fréquente des fonctions et d'événements imprévisibles qui caractérise «l'urbanité»? Non, ce n'est pas la ville qui s'est modifiée ainsi, mais sa signification. Ce sont les mêmes choses que l'on interprète d'une manière différente aujourd'hui. «La désolation» de la ville, autrefois une notion vouée exclusivement à la critique, est devenue aujourd'hui un concept positif. Ce sont justement ces quartiers «misérables», que nos parents fuyaient encore, qui sont aujourd'hui habités par leurs enfants qui découvrent dans ces quartiers presque délabrés une authentique «urbanité».

Les nouveaux jeunes citadins sont le fruit – du moins peut-on le supposer – de cette urbanisation inachevée de la banlieue où ils ont grandi et où la vie est dominée par la nostalgie de la ville. Ils ont choisi le chemin de fuite inverse: leurs parents voyaient dans la ville un mal temporaire, auquel ils ont échappé par bonheur – pour les enfants, c'est justement dans la ville que réside la séduction. La révolte des jeunes qui recherchaient l'urbain et le ressentaient comme une promesse non tenue, était encore l'expression d'une aspiration vers «l'autre ville, la vraie»; la

relecture des jeunes s'insère dans l'ancienne ville.

Qui sont ces nouveaux citadins? Que cherchent-ils? Cette question fut posée lors de la journée des sociologues qui a eu lieu à Hambourg cette année et la réponse fut: «les Yuppies» (Young Urban Professionals) et les «Alternatifs». Alors que les «Yuppies» se bercent de l'illusion que la ville est avant tout le lieu de la consommation effrénée des hommes et des biens, «la scène alternative déradicalisée» recherche ce fameux caractère public de la ville ressenti par «l'insider» et qui promet une sous-culture autonome. Il est évident, certes, que ce schéma ne s'adapte pas à tous les nouveaux citadins, mais «Yuppies» et «Alternatifs» – c'est ainsi que l'on peut interpréter les conclusions sociologiques – donnent, pour ainsi dire, le ton dans le domaine du nouvel urbanisme et ce, le plus souvent, grâce au pouvoir d'achat de ceux qui ont réussi dans leur profession. Ils préfèrent les quartiers désertés qui ne sont plus habités que par les couches sociales ne disposant pas de moyens suffisants pour fuir la ville. Qu'il s'agisse de Kreuzberg ou de Aussersihl à Zurich, ces quartiers autrefois «pauvres» sont en passe de devenir «riches»; ils commencent à se mouler au goût et au pouvoir d'achat des nouveaux citadins.

Les conséquences? Selon la prédominance du pouvoir d'achat des

nouveaux citadins, une transformation plus ou moins accusée des couches sociales aura lieu dans ces quartiers d'ouvriers qui, pour la plupart, l'ont toujours été traditionnellement. La sélection sociale va s'intensifier vers «le haut», les formes de vie urbaines pourraient se niveler et aboutir à une monoculture qui se bornerait au côtoiement du champagne et du bircher. De semblables normes et restrictions de la vie publique devraient être à présent effectivement mises sur le même plan qu'une nouvelle dévastation des modes de vie citadins.

La «réurbanisation» ne signifie pas, par conséquent, un changement de la ville, mais dans la ville. Car le cycle infernal de l'augmentation permanente des prix du loyer et du territoire, la suppression des fonctions non rentables et des couches de population non rentables se poursuit sans répit; ce cycle n'est plus, toutefois, interprété à présent comme la cause du «dépeuplement» – conformément au changement de valeur – mais présenté plutôt comme un élément positif d'une «réurbanisation». Ces illusions, qui donc prédominent l'erreur sur la réalité, sont-elles post-modernes? Si la «ville post-moderne» existait, c'est certes en elle que l'on trouverait la différence qui la caractérise par rapport à la ville «moderne», et sa monofonction serait superposée à une évolution monoculturelle. E.H.

pies» in der Stadt vor allem den Ort des gehobenen Menschen- und Warenkonsums wännen, sucht die «entradikalisierte Alternativszene» jene Insider-Öffentlichkeit in der Stadt, die eine autonome Subkultur verspricht. Trotz gegensätzlicher Normen und Codes haben die beiden Urbanitätser-Gruppen eine Gemeinsamkeit: sie feiern den Abschied vom bürgerlichen Lebensstil, sei es mit Champagner oder mit naturtrübem Biosaft. Aus der gemeinsamen Ablehnung isolierter Lebensformen folgt die Hinwendung zum Kollektiv-Urbanem. Selbstverständlich fügen sich nicht alle neuen Städter in dieses Schema, aber die «Yuppies» und «Alternativen» – so kann man die soziologische Schlussfolgerung deuten – geben sozusagen den neuen urbanen Ton an, und dies mehrheitlich mit der Zahlungskraft der beruflich Erfolgreichen. Sie bewohnen (teilweise erzwungen) die teuer renovierten Altwohnungen (in West-Berlin ist der Anteil der Ein- und Zwei-Personen-Haushalte auf über 80 Prozent angestiegen) und bevorzugen die entleerten Quartiere, die nur noch von jenen sozialen Schichten bewohnt wurden, die nicht über die mittelständischen Mittel verfügten, um der Stadt zu entfliehen. Sei es Kreuzberg oder das Zürcher Aussersihl, diese einst «armen» Stadtteile werden «reicher». Ausser dem teureren Architekturdekor, den teureren Wohnungen und schickeren Läden haben sich diese Quartiere städtebaulich

Surmises in the Change of Urban Values

Whether within the feuilleton or the leaderette – there is no longer a newspaper able to afford to ignore these new “urban values”. A publicistic invasion is flooding petrified towns, only allowing them to present themselves in their best, polished finery – and any criticism aimed at this “re-urbanization” is lost in the quicksand of futile attempts at enlightenment. Even monographs and news magazines that were once analyzing the “depopulation of the city”, judging it to be a permanently interesting topic, are hitching a ride on this new and fashionable wave today. Once again the city has become something that is a priori positive: “The new love of cities” (the main topic of the Berlin “Freibeuter”) reduces the “urban aspect” to a mere luxury item. All “threatening aspects” of those social and economic contradictions inherent in any town, the way they were described by Baudelaire and Benjamin, are being filtered out, to provide everything «fascinating» with an unmitigated urban taste.

How did this change come about, and what does it signify? Or is there perhaps a new occidental kind of town, we overlooked? First of all this new way of speaking about towns renders all terms somewhat vague. We are reminded of that criticism of urban “desolation” that – suitable

understood – traces the death of the town back to its monofunctional development and its respective property politics. Did thus the change that had occurred introduce new laws of property and lead to unforeseeable events characterizing these “urban values”? No, the town did not really change, though its interpretation clearly did. The very same aspects are interpreted in a different manner nowadays. Urban “depopulation”, once a term of criticism, has changed into something positive. Especially the “ruined” urban districts, those the parent generation were still trying to escape from, are now being lived in by their children, who are discovering true “urban values” in these almost slum areas.

These new young townspeople, we must needs assume, are coming from that unfinished urbanization of the suburbs they have grown up in and where life is dominated by the longing for the city. Indeed, they chose the opposite way of escape: their parents saw the town as a temporary evil they had the fortune to escape from – and to their children the very same thing is a temptation. Youth revolts looking for urban values and judging them to be an unfulfilled promise, still were an expression of the desire for this “different, truly real town”, and their successors are taking up residence in the old town.

nicht verändert, aber sie beginnen sich dem Geschmack und der Zahlungskraft der neuen Städter anzupassen.

Die Folgen? Bei einer Dominanz der zahlungskräftigen Jungstädter wird eine soziale Umschichtung in diesen meist traditionellen Arbeiterquartieren stattfinden. Die soziale Selektion wird sich «nach oben» verschärfen, die städtischen Lebensformen auf eine Monokultur einebnen, die sich auf das Nebeneinander von Champagner und Müesli beschränkt. Solche Normierungen und Reduktionen der Öffentlichkeit wären nun mit einer neuen «Verödung» der Stadt gleichzusetzen.

«Reurbanisierung» bedeutet also nicht Veränderungen an der Stadt, sondern in der Stadt. Denn der ewige Kreislauf der steigenden Boden- und Mietpreise, die Verdrängung von nicht rentablen Funktionen und nicht rentablen Bevölkerungsschichten dreht sich weiter; er wird nun aber – gemäss dem Wertewandel – nicht mehr als Ursache der «Verödung» gedeutet, sondern ins Positive einer «Reurbanisierung» gewendet. Sind solche Täuschungen, die dem Schein gegenüber der Realität Vorrang einräumen, postmodern? Wenn es sie gäbe – die «postmoderne Stadt» – dann wäre der Unterschied zur «modernen» Stadt wohl darin zu suchen, dass ihre monofunktionale nun von einer monokulturellen Entwicklung überlagert würde.

Ernst Hubeli

Who are these new inhabitants of the old town, and what do they really want? This was one of the questions asked and answered during this year's sociologists' meeting in Hamburg: they belong among the “yuppies” (Young Urban Professionals) and the “alternative” ones. And while the yuppies mainly suppose the city to be the place of high level consumption of both people and goods, the “de-radicalized alternative scene” is looking for those insiders' public values promising an autonomous subculture.

Of course not all of these new inhabitants of the cities are part of this pattern, but both yuppies and alternative life style people – thus the possible significance of the sociological conclusions – are somehow representing the new urban style, and this in the majority of the cases even with the financial backing of the professionally successful. They are living in expensively renovated old flats in West Berlin the percentage of the single or two tenants' residences has increased to more than 80%) and clearly prefer the emptied districts, that were only lived in by those social classes which did not have the financial means of the middle class to escape town with. No matter whether its “Kreuzberg” or the Zurich “Aussersihl” district, these once “poor” areas are becoming “richer”; they begin to adapt to the taste and the fi-

nancial power of these people.

The consequences? Depending on the dominance of these financially influential young urban dwellers, a more or less thorough rearrangement of social classes will be taking place in these traditionally working-class neighbourhoods. This social selection process will become more intensive, the higher up. Thus urban life styles might be levelled into a mono-culture restricted to the proximity of champagne and cereal dishes. Such standardization and reductions of the public would really be quite the same as a renewed “devastation” of urban life styles.

“Re-urbanization” thus does not mean changing the town itself, but changes *within* the town. For the eternal cycle of rising property and rental costs, the suppression of no longer financially interesting functions and social classes is continuing; it is however – according to the change in values – no longer interpreted as the cause of this “devastation”, but turned into the positive aspect of a “re-urbanization” process. Are such deceptions, giving priority to appearances rather than reality, post-modern? If it were existing – this “post-modern” town – its difference if compared to a “modern” town would probably consist in its monofunctional development now being dominated by its monocultural one.

E. H.